

Lettres québécoises
La revue de l'actualité littéraire



Robert Yergeau, Martine-Emmanuelle Lapointe, Éric Méchoulan

Michel Gaulin

Number 135, Fall 2009

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/62278ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Lettres québécoises inc.

ISSN

0382-084X (print)

1923-239X (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Gaulin, M. (2009). Review of [Robert Yergeau, Martine-Emmanuelle Lapointe, Éric Méchoulan]. *Lettres québécoises*, (135), 43–44.



☆☆☆☆

Robert Yergeau, *Dictionnaire-album du mécénat d'État*, Ottawa, Le Nordir, 2008, 206 p., 49,95 \$.

Les « académies invisibles », suite...

Dans la foulée de l'essai novateur et percutant qu'il publiait il y a quatre ans sur les rapports souvent malaisés entre la littérature et le mécénat d'État tel qu'il s'instaurait, au milieu du siècle dernier, par la mise sur pied presque simultanée du Conseil des Arts du Canada et du ministère des Affaires culturelles du Québec, Robert Yergeau revient à la charge dans un nouvel ouvrage, à caractère cette fois plus ludique.

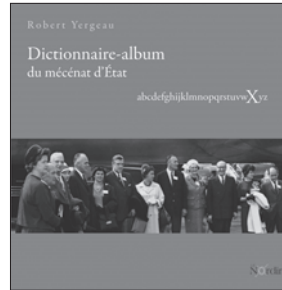
Conçu selon l'ordre alphabétique (écrivains principalement, mais également organismes subventionnaires et gouvernementaux, de même que cadres du domaine de la politique du livre et de l'édition), agrémenté de nombreuses photographies qui font revivre toute une époque, ce nouvel ouvrage n'en continue pas moins à filer (parfois en le modifiant légèrement, ou en le corrigeant au besoin à la faveur de nouvelles données découvertes entre-temps) le message véhiculé par l'étude précédemment parue, soit celle de l'assujettissement de l'appui étatique au jugement d'« académies » largement « invisibles », constituées de hauts et de petits fonctionnaires, de membres de jurys, d'évaluateurs de demandes de subvention, qui se trouvaient ainsi, consciemment ou non, à formuler sur le tas une politique de la littérature et de la culture tout court dans un pays qui n'en avait guère eue jusque-là.



ROBERT YERGEAU

UN CHERCHEUR FUTÉ

Yergeau excelle à décoder le non-dit de multiples documents, à mettre, texte de lettres à l'appui, les écrivains en contradiction avec eux-mêmes au gré des résultats de leurs demandes de subvention : grands coups de gueule retentissants devant un échec, tout de miel, l'année suivante, au gré d'une réussite. Il sait également monter en épingle l'adresse des plus habiles à formuler leurs plaidoyers différemment, selon que ceux-ci s'adressaient aux autorités fédérales ou à leur pendant québécois. Le cas de la revue et des Éditions Parti pris est à cet égard (p. 132, sqq.) exemplaire, partagés qu'étaient les animateurs du mouvement entre leur méfiance légendaire à l'endroit de l'État fédéral et leur statut de *persona non grata* auprès du ministère des Affaires culturelles du Québec où l'on n'appréciait guère la langue joulaisante tant de la revue que des livres que publiait la maison d'édition.



Comme dans l'ouvrage précédent, l'on trouvera ici quantité d'exemples des nombreux cafouillages qui marquèrent, au sein du ministère des Affaires culturelles, la mise sur pied d'une politique du livre et de la culture au cours de ses premières années d'existence, de même que la faiblesse relative de ce ministère face à la toute-puissance du Conseil du trésor, sur la table duquel bien des demandes, pourtant recommandées par les jurys et appuyées par le sous-ministre, Guy Frégault, devaient demeurer sans suite,

quand elles n'étaient pas purement et simplement remplacées par des décisions dictées par des impératifs d'ordre avant tout politique. En revanche, l'on trouve dans moult faits et gestes rapportés par Yergeau, à la lumière des documents, un hommage discret à l'action éclairée et efficace, du côté fédéral, de Naïm Kattan, qui occupa avec distinction, pendant quelque vingt-cinq ans, au Conseil des Arts du Canada, le poste de chef du service des lettres et de l'édition.

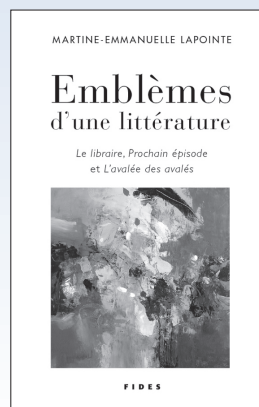
BELLE QUALITÉ D'ÉDITION

Je signalerai, *in fine*, l'excellente qualité d'édition de cet ouvrage, comme nous y ont habitué les Éditions du Nordir : beau papier glacé, présentation aérée, choix judicieux des illustrations, utilisation habile de la couleur (où prédomine le rouge impérial, qui va de pair avec la signature de Guy Frégault, qui ne signait toujours que de son patronyme, à l'exemple des anciens administrateurs français, qu'il avait beaucoup fréquentés dans son passé d'historien). L'ouvrage donne satisfaction sur tous les plans à la fois.

☆☆☆ 1/2

Martine-Emmanuelle Lapointe, *Emblèmes d'une littérature*.
Le libraire, Prochain épisode et L'avalée des avalés, Montréal, Fides,
coll. « Nouvelles études québécoises », 2008, 368 p., 24,95 \$.

Renouveler la lecture des œuvres



Dans *Emblèmes d'une littérature*, Martine-Emmanuelle Lapointe s'interroge sur les conditions qui, en transformant une œuvre littéraire, parmi tant d'autres, en œuvre phare d'une littérature, finissent par en figer et en limiter le sens. Elle plaide pour une lecture plus souple, plus attentive à toutes les virtualités de l'œuvre, qui est ainsi appelée à livrer pleinement sa richesse, au gré de lectures novatrices qui en renouvellent constamment le sens.

LA DOXA REMISE EN QUESTION

En se penchant sur la destinée littéraire du *Libraire* de Gérard Bessette, de *Prochain épisode* d'Hubert Aquin et de *L'avalée des avalés* de Réjean Ducharme, M.-E. Lapointe s'attaquait à des œuvres depuis longtemps consacrées comme « emblématiques » de la transformation de la société québécoise au cours des années soixante et qui en étaient, par là, devenues figées dans le temps.



MARTINE-EMMANUELLE LAPOINTE

Ainsi, depuis quelque quarante ans, l'article de Jacques Allard, intitulé « *Le libraire* de Gérard Bessette ou comment la parole vient au pays du silence », paru en 1967 dans les *Cahiers de Sainte-Marie*, continue encore largement aujourd'hui de faire autorité en proposant une lecture principalement politique du roman, qui met en lumière, à travers le personnage de Jodoin, l'aspiration collective du peuple québécois, en ces années de Révolution tranquille, à accéder à la parole, tant collective qu'individuelle. Mais cette lecture, fort répandue depuis, a tendance à obnubiler tout un autre côté de l'œuvre, en faveur duquel milite

M.-E. Lapointe, soit celui des « blancs de la toile romanesque, [...] ses silences ou plutôt ce qu'elle dit du silence » (p. 129), paradoxe, parmi d'autres, dont la critique a trop peu témoigné à son avis.

S'agissant d'Hubert Aquin, M.-E. Lapointe montre que la fortune de *Prochain épisode* s'est édiflée en grande partie, chez certains lecteurs, principalement autour du mythe d'Aquin lui-même, devenu à tort, dans leur esprit, le personnage de son roman, alors que d'autres favorisaient une lecture plus spécifiquement politique de l'œuvre. C'était, à son avis, oublier « la troublante présence de l'œuvre » elle-même, une œuvre qui résiste, selon elle, à l'univocité et qui ouvre la porte à une multitude d'interprétations possibles sur le modèle d'un point de fuite comme l'a fait observer le critique Anthony Purdy (p. 225).

Pour expliquer la fortune de *L'avalée des avalés*, enfin, M.-E. Lapointe fait appel au concept du « tiers inclus » emprunté à une étude que Pierre Nepveu a consacré aux juifs à Montréal. Présence qui inquiète et fascine à la fois et que l'on ne met que prétendument à distance. Dès sa parution, *L'avalée des avalés* a dérouté la critique, fascinée et repoussée à la fois par le personnage de Béatrice Einberg. Mais en reconnaissant malgré tout le caractère exceptionnel de l'œuvre, elle aurait su « ramener l'écrivain unique et son œuvre géniale dans le giron familial [...], inclure le tiers dans [...] une filiation dont il aurait dû être exclu » (p. 263) et propulser ainsi l'œuvre au rang d'œuvre emblématique qui continue à fasciner, et dont toute la richesse n'a peut-être pas été encore entièrement exhumée.

L'EXÉCUTION

Fruit d'une thèse de doctorat soutenue à l'Université de Montréal en 2004, cet ouvrage ne sera pas nécessairement d'accès facile pour le lecteur moyen. La longue et relativement lourde introduction théorique, qui s'étend sur quelque quatre-vingts pages, de même que des longueurs que l'on trouve tout au long de l'ouvrage décourageront bien des lecteurs de suivre l'auteur dans son parcours critique par ailleurs fort bien informé. Il faut tout de même féliciter M.-E. Lapointe d'avoir eu le cran et le courage de remettre, avec finesse et bon sens, la doxa en question.

☆☆☆ 1/2

Éric Méchoulan, *La culture de la mémoire ou Comment se débarrasser du passé*, Montréal, Les Presses de l'Université de Montréal, coll. « Champ libre », 2008, 264 p., 24,95 \$.

La culture de la mémoire

Voici un autre ouvrage qui, comme celui de M.-E. Lapointe, bien que d'un point de vue différent, s'intéresse à la question de la constitution de la mémoire collective, mais pour en dénoncer la « mise à toutes les sauces » que l'on constate aujourd'hui et qui ne serait, selon l'auteur, qu'une tentative de plus pour l'escamoter et s'en débarrasser.



L'ouvrage regroupe, enchâssés par une introduction et une conclusion, neuf essais déjà publiés à l'origine entre 2001 et 2007, en français, en allemand ou en anglais dans des revues et divers collectifs avant d'être réunis ici, sous forme quelque peu modifiée, en volume. L'auteur jette loin son filet, partant de Nerval et Baudelaire pour aboutir à Georges Perec et à Guy Debord, en passant par Bergson, Freud et Nietzsche, Walter Benjamin, le Parthénon de Nashville (É.U.) et, plus près de nous, Paul Zumthor, Fernand Dumont et *Le Saint-Élias* de Jacques Ferron.

Encore ici, l'ouvrage ne sera pas d'accès facile pour le lecteur moyen, qui aurait besoin d'une formation philosophique tout autant que sociologique poussée pour être en mesure d'en profiter entièrement. J'ai beaucoup aimé, pour ma part, l'analyse remarquable à laquelle se livre Méchoulan du célèbre *Desdichado* de Nerval, de même que l'interprétation qu'il donne du *Saint-Élias* de Ferron. Pour le reste, force m'est bien d'avouer que ma courte culture philosophique m'a empêché de savourer comme elles auraient dû l'être bien des pages de ce livre courageux.

I N F O - C A P S U L E

Livre : mauvaise année !

L'Observatoire de la culture et des communications nous annonçait une bien mauvaise nouvelle en juin dernier : non seulement les ventes de livre ont-elles diminué de 3 % en 2008, mais la part des ventes des distributeurs québécois est passée de 71 % à 61 % au profit des fournisseurs étrangers. Pire encore, les librairies indépendantes connaissent des temps difficiles. Leur part du marché a chuté de 8 % au cours des quatre dernières années. Les librairies indépendantes détiennent 36 % du marché. Or, elles n'en contrôlent plus que 28 %. Faut-il s'en inquiéter ? L'Observatoire se montre prudent : « Il est trop tôt pour déterminer si cette tendance à la baisse ira jusqu'à remettre en question ce type de librairie », y lit-on. Sans doute, mais l'avenir s'annonce plutôt incertain.